

# Chapitre 1

Personne n'aime les enterrements, surtout quand un nouveau cadavre vient s'ajouter à celui du défunt.

Bien entendu, je n'avais pas la moindre idée de ce qui m'attendait en prenant le chemin de l'église ce samedi matin là. En fait, j'avais hâte d'y être. Oh, ça n'avait rien de macabre. On m'avait demandé – ou plutôt à mon entreprise, le Little Stables Tearoom – d'être le traiteur pour la réception funéraire. C'était notre plus gros contrat à ce jour et j'étais enthousiaste.

Des gens de tous horizons poussaient déjà jusqu'à Meadowford-on-Smythe, village pittoresque des Cotswolds, pour découvrir le traditionnel *afternoon tea* et déguster mes célèbres scones. L'activité de mon salon de thé n'avait cessé de croître depuis son lancement huit mois plus tôt. Mais je voulais également tenter l'aventure côté traiteur. En raison de ma proximité avec l'université d'Oxford, tous les collègues associés, les facultés départementales et les clubs universitaires, avec leurs déjeuners, leurs réceptions et leurs fêtes, offraient une multitude de clients potentiels.

La réception funéraire pourrait me faire une bonne publicité – même si les obsèques avaient lieu à Meadowford

et non à Oxford. Rex Clifford, éminent homme d'affaires local, avait entretenu de nombreux liens avec la ville universitaire historique. Je savais qu'il y aurait beaucoup d'invités « importants » à la réception qui pourraient contribuer à promouvoir les délicieuses pâtisseries de mon salon de thé.

*En espérant réussir à les impressionner*, pensai-je en jetant un regard inquiet aux plateaux de nourriture à l'arrière de la voiture. Ces derniers accueillait un assortiment de mets traditionnels de l'*afternoon tea*, depuis les délicats sandwiches au concombre et à la menthe jusqu'au jambon glacé au miel et à la moutarde anglaise, en passant par un *Victoria sponge cake* moelleux débordant de fraises juteuses. Sans oublier mon plat iconique : un grand plateau de scones tout juste sortis du four avec des mini pots de confiture maison et de *clotted cream*.

— Tu trouves que les scones ont l'air appétissants ? demandai-je anxieusement. On nous attend au tournant, comme c'est notre spécialité.

Ma meilleure amie, Cassie, penchée à l'arrière de la voiture, se redressa et me donna un petit coup de coude.

— Détends-toi, Gemma. Dora s'est vraiment surpassée aujourd'hui. Je pense que ce sont les meilleurs scones qu'elle ait jamais préparés. Regarde-moi ça. Parfaitement beurrés avec une croûte incroyablement dorée... et ces mini tartes au citron meringuées ont l'air délicieuses, elles aussi. Je meurs d'envie d'en piquer une. Oh, et le *sticky toffee pudding* ! J'avoue, j'y ai goûté en cuisine avant de charger les plateaux. Oh mon Dieu... C'est *divin*. Si tu ne fais pas attention, l'un des grands hôtels de Londres risque bien de te piquer ta cheffe, gloussa Cassie.

Elle inclina la tête et regarda les plateaux devant nous.

— Hmm... je me demandais juste : tu ne trouves pas qu'il y a trop de sucré ? Je veux dire, est-ce qu'on a vraiment besoin d'une tarte à la mélasse, de tartes au citron meringuées, d'un *sticky toffee pudding*, et du *Victoria sponge cake* ?

— Tu sais à quel point les gens aiment le sucré, répondis-je. Et comme la commande est arrivée à la dernière minute, Dora a dû travailler au pied levé. Je n'ai pas eu l'occasion de vraiment planifier le menu. Quoi qu'il en soit, la veuve – Adele Clifford – m'a spécifiquement indiqué que son mari avait toujours eu un faible pour le sucré, et qu'elle voulait donc avoir autant de pâtisseries que possible, en son honneur.

— Eh bien, elle va certainement goûter les meilleures pâtisseries de tout l'Oxfordshire, dit Cassie avec un sourire.

Puis elle posa une main sur sa hanche et me regarda avec curiosité.

— Au fait, comment s'est passé ton dîner hier soir avec le bel inspecteur ?

J'évitai son regard.

— Oh, le repas était fabuleux. Pas étonnant que le Cherwell Boathouse soit régulièrement élu comme l'un des meilleurs restaurants d'Oxford. Leur soupe de butternut était juste...

— Oh, épargne-moi la soupe de butternut ! dit Cassie. Je veux que tu me parles de ton rendez-vous romantique avec Devlin.

— C'était... c'était génial.

Cassie haussa les sourcils devant mon absence d'intonation.

— Et... ?

— Et quoi ?

— Oh, allez ! Je veux des détails croustillants, Gemma !  
Je sais que vous avez traversé une période difficile, alors est-ce que vous vous êtes réconciliés ?

Elle me fit un clin d'œil appuyé.

Je rougis légèrement.

— Je te l'ai dit... on a passé un bon moment. Le repas était excellent, le cadre vraiment romantique, et Devlin n'a pas parlé du travail une seule fois. On a passé notre temps à nous remémorer nos années de collègue et à rire de vieilles blagues...

— Et la mystérieuse blonde avec qui on l'a vu dernièrement ? Tu as demandé à Devlin qui c'était ?

— Oh. Ça.

Cassie roula des yeux.

— Oui, ça. Tu avais dit que tu allais lui poser la question pour être enfin fixée.

Voyant que j'hésitais, elle sourit.

— Ne me dis rien – j'avais raison, pas vrai ? Ce n'était rien et tu te sens gênée maintenant d'avoir été si paranoïaque.

Je remuai, mal à l'aise.

— En fait... j'ai... euh... j'ai en quelque sorte oublié de poser la question à Devlin.

Cassie me regarda fixement.

— Comment ça ? Comment peux-tu *oublier* de demander quelque chose comme ça ? Ça te tracasse jour et nuit depuis une semaine !

— Eh bien, je...

Je me tordis les mains.

— Très bien, je n'ai pas oublié. J'ai juste décidé... eh bien, j'ai décidé que ce n'était pas vraiment le bon moment pour en parler.

Cassie m'adressa un regard sévère.

— *Gemma.*

— Je n'ai pas réussi à le faire, d'accord ? m'agaçai-je. Tout était si beau et romantique, et Devlin m'avait fait livrer des roses, et la nourriture était délicieuse et on riait et je... je ne pouvais pas me résoudre à ruiner l'ambiance.

— Je parie que ça t'a quand même gâché la soirée que cette question tourne en boucle.

Je baissai les yeux. Cassie avait raison.

— Je n'arrive pas à croire que tu n'aies rien dit du dîner juste parce que tu avais peur... De quoi au juste ? demanda-t-elle. Pour l'amour du ciel, tu ne penses quand même pas que Devlin te trompe...

— Non ! dis-je précipitamment. Non, je suis sûre qu'il ne me trompe pas. Je veux dire, je sais que c'est impossible. Je sais que Devlin n'est pas ce genre d'homme. Je suis sûre qu'il n'a pas de liaison et qu'il a une bonne raison d'être si étrange et distant ces derniers temps... Mais...

Je marquai une pause, puis la regardai d'un air misérable et dis d'une petite voix :

— Et si... et si j'avais tort ?

— Faire l'autruche ne t'aidera pas à obtenir des réponses, dit Cassie d'un ton exaspéré. Gemma, ça devient ridicule.

Je lui adressai un pâle sourire.

— Tu sais, Robert Louis Stevenson a dit : « Mieux vaut voyager plein d'espoir que d'arriver à destination ».

— C'est n'importe quoi ! décréta Cassie avec impatience. Je ne comprends pas. Qu'y a-t-il de si terrible à poser la question ? Tu ne veux pas découvrir la vérité ?

— Si... mais j'ai... j'ai peur de ce que ça pourrait être.

Je laissai échapper un soupir.

— C'est difficile à expliquer, Cassie, mais une partie de moi sent que... que c'est mieux de vivre dans la crainte que d'être certaine.

Le visage de Cassie s'adoucit.

— Je suppose que je peux comprendre.

Elle me serra le bras et me dit doucement :

— Mais tu ne pourras pas te voiler la face éternellement, Gemma. Ce doute ne disparaîtra pas, et tu le sais. Ça va s'envenimer et détruire votre relation. Tu dois t'expliquer avec Devlin.

Je savais qu'elle avait raison. J'étais lâche. L'idée d'une confrontation était insoutenable. J'inspirai profondément et j'expirai.

— Je... je *vais* lui demander, dis-je. C'est promis. Je dois juste trouver le bon moment.

Cassie leva les bras au ciel en signe de reddition et se retourna vers les plateaux de nourriture.

— Bon... Je suppose qu'on devrait les apporter à l'intérieur.

Je l'aidai à sortir quelques plateaux du coffre de la voiture, et nous entrâmes ensemble dans le petit centre paroissial attenant à l'église du village. Il s'agissait d'un ajout, mais il se mariait parfaitement avec l'architecture saxonne de l'église. En fait, avec ses jardinières traditionnelles en chêne et son charme rustique, le centre paroissial

était aussi souvent photographié par les touristes visitant Meadowford que l'église elle-même.

C'était une salle spacieuse avec de hauts plafonds voûtés, souvent utilisée pour les manifestations locales et les mariages. Ce jour-là, on l'avait décorée solennellement pour la réception funéraire, avec de grandes bougies blanches et des compositions de lys blancs, d'œillets et de roses ivoire éparpillées dans la pièce. On avait dressé une longue table surmontée d'une nappe en lin à une extrémité de la salle, et Cassie et moi posâmes nos lourds plateaux dessus avec reconnaissance.

— On devrait probablement en mettre une partie au réfrigérateur, dit Cassie en regardant les plateaux. Tu sais combien de temps dure le service funèbre ?

Je secouai la tête.

— Non, mais tu as raison – même s'il n'est pas long, les gens ne commenceront pas à manger de sitôt et il fait assez chaud aujourd'hui.

Je jetai un coup d'œil par la fenêtre à côté de nous. Le ciel était bleu et le soleil éclatant. Je balayai la salle du regard.

— Je me souviens qu'Adele m'a dit qu'il y avait un frigo dans la cuisine qu'on pouvait utiliser. Mais je ne sais pas vraiment quelle taille il fait.

— Très bien, on n'a qu'à mettre ça dedans, dit Cassie en regroupant quelques pâtisseries sur deux plateaux. Les scones et les gâteaux à thé devraient pouvoir rester dehors, il faudra juste les couvrir. Je te laisse mettre le reste au frigo. Je vais chercher la suite.

Avec précaution, je plaçai les deux plateaux en équilibre l'un sur l'autre et les transportai à travers la salle,

me dirigeant vers une porte au fond. Je me retrouvai dans un petit couloir avec plusieurs portes. Elles étaient toutes fermées et aucune n'était clairement identifiée comme étant la cuisine. J'étais sur le point d'ouvrir la porte la plus proche quand j'entendis des voix derrière la dernière porte du couloir.

*Ah ! Ça doit être la cuisine. L'endroit le plus propice à un rassemblement, me dis-je. Peut-être que certains proches sont déjà arrivés...*

Je marchai jusqu'à la dernière porte, puis m'arrêtai en réalisant qu'elle était légèrement entrouverte. Je jetai un coup d'œil à l'intérieur de la pièce. C'était bien la cuisine, avec un coin salle à manger sur un côté, matérialisé par une grande table ronde entourée de chaises. Plusieurs personnes étaient réunies tout autour, toutes vêtues de noir : une jeune femme aux cheveux sombres, au visage fermé et furieux, une autre du même âge aux cheveux blonds coupés court et au visage encore plus renfrogné, un homme plus âgé, à l'allure distinguée, aux cheveux gris et à la barbe bien taillée, et – mes yeux s'écarquillèrent – une vieille dame à l'allure redoutable, avec un casque de cheveux blancs duveteux, et des yeux vifs et perspicaces.

*Mabel Cooke ! Que fait-elle là ?*

Mabel était la cheffe d'une bande de retraitées, connues sous le nom affectueux de « vieilles chouettes », qui régnaient sur le village de Meadowford-on-Smythe à grand renfort d'ingérence et d'indiscrétion. Comme beaucoup de retraités, Mabel et ses trois amies – Glenda, Florence et Ethel – avaient du temps libre et de l'énergie à revendre. Le problème, c'était qu'au lieu de se consacrer

au tricot, au jardinage et à leurs petits-enfants, les vieilles chouettes semblaient avoir développé un intérêt malsain pour le crime. Lorsqu'elles ne lisaient pas de romans d'Agatha Christie, elles s'efforçaient d'en reconstituer un, et leur intervention dans de récentes affaires de meurtre avait donné du fil à retordre à la police locale.

— ...mais il doit y avoir une erreur ! disait Mabel, sa voix déjà puissante en temps normal renforcée par l'incrédulité. Je connais votre père depuis des années et il a toujours été un fervent défenseur de la Société des Amis du Hérisson Heureux. Il s'était engagé à laisser une somme importante à l'organisation caritative dans son testament. Rex Clifford ne reviendrait jamais sur sa parole. Il doit y avoir un malentendu. Vous devriez insister pour que votre notaire vérifie à nouveau.

— Il n'y a pas d'erreur, dit amèrement la jeune femme aux cheveux noirs. Nous avons vu le notaire hier et il semble que papa ait légué tous ses biens à *cette femme*.

Elle cracha presque les deux derniers mots.

— Mais nous allons contester le testament, n'est-ce pas, ma chérie ? dit l'autre jeune femme en lui frottant le dos.

— Oui, répondit la première en se redressant. Nous n'allons pas rester les bras croisés ! Nous allons faire appel.

— Je ne suis pas sûr que ce serait sage, Rachel, murmura l'homme plus âgé.

Elle se tourna vers lui avec colère.

— Tu ne peux pas t'attendre à ce que je reste assise sans rien faire ! Cet argent me revient de droit !

Elle lui jeta un regard méprisant.

— J'aurais dû savoir que tu prendrais le parti d'Adele. Je suppose qu'elle te tient aussi entre ses griffes, oncle

Miles ? Elle a battu de ses faux cils et tu t'es fait avoir par son jeu de petite femme sans défense ?

L'homme ne réagit pas.

— Je voulais simplement dire qu'il pourrait être très difficile de contester le testament et que tu pourrais te retrouver avec un combat coûteux sur les bras, déclara-t-il.

— Mais je suis sûre qu'il y aurait des raisons de faire appel ! s'écria Rachel. Après tout, on doit être sain d'esprit quand on signe un testament, n'est-ce pas ? Eh bien, je ne peux pas croire que papa était sain d'esprit. Il n'aurait jamais rayé sa fille unique de son testament et tout laissé à cette... cette poule ! Je veux dire, pour l'amour du ciel, ils ne se connaissaient que depuis trois mois avant de se marier, et elle avait presque vingt ans de moins que lui.

— À cet âge, l'amour vous rend encore plus aveugle, dit Mabel en pinçant les lèvres.

— Ce n'était pas seulement de l'aveuglement, c'était de la folie ! Je suis sûre que papa n'a pas approuvé ce testament, déclara Rachel.

— Je pense que ce sera difficile à prouver, très chère, dit doucement son oncle Miles Clifford. D'une part, il y avait forcément un témoin présent pour attester que mon frère a agi de sa propre volonté. Je suis sûr que le notaire s'est assuré que tout était fait dans les règles.

La lèvre inférieure de Rachel tremblait de rage.

— Je m'en fiche. Les témoins peuvent être soudoyés, n'est-ce pas ? D'ailleurs...

Elle jeta un coup d'œil à son amie.

— Kate dit que ça n'a pas de sens que papa ait changé d'avis si soudainement. Il s'est passé quelque chose ?

S'il était en colère contre moi – assez pour m'exclure de son testament –, pourquoi ne m'a-t-il rien dit à ce sujet ?

— Je suis sûr que ce n'est pas contre toi, Rachel, dit précipitamment Miles Clifford. Ça n'a peut-être rien à voir avec toi du tout...

— Tu veux dire que c'est juste Adele qui a mis ses doigts collants dans tout ça et qui a convaincu papa de changer le testament en sa faveur ? C'est ce qu'on appelle un « abus d'influence », n'est-ce pas ?

Son amie hocha la tête.

— C'est plus que suffisant pour faire appel !

Miles Clifford lança à l'autre fille un regard d'aversion, mais s'adressa à sa nièce :

— Rachel, je sais que la situation semble injuste, mais je ne vois pas ce qu'on peut faire. Parfois...

— Je ne céderai pas ! insista-t-elle. Je refuse ! Je dois faire quelque chose. Je ne peux pas laisser cette femme gagner. Je ferai ce qu'il faut, mais je ne laisserai pas Adele mettre la main sur cet argent !

À ce moment-là, la porte derrière moi s'ouvrit en grand et je sursautai, prise en flagrant délit en train d'écouter aux portes de la cuisine. Je fis volte-face et vis Adele Clifford s'avancer vers moi. La veuve était une femme indéniablement séduisante, d'une cinquantaine d'années, avec un visage et une silhouette soigneusement préservés, et des cheveux noirs teints et coiffés d'une main experte. Elle portait une robe en soie noire et des talons aiguilles assortis, qui étaient clairement des escarpins de créateur.

Cependant, lorsqu'elle s'approcha de moi en disant :

— Ah, vous êtes là. J'ai vu votre amie dehors...

Sa voix la trahit. Comme tout Britannique vous le dirait, la classe sociale se définit autant par votre accent que par les vêtements que vous portez et la voiture que vous conduisez, et la voix d'Adele Clifford trahissait ses origines cockneys de l'est de Londres. Le fait qu'elle s'efforce de modifier sa prononciation et de parler avec une intonation « chic » exagérée prouvait qu'elle en est consciente.

— J'étais sur le point de mettre ceux-ci au réfrigérateur, m'empressai-je de dire en désignant d'un signe de tête les plateaux dans mes mains.

Je poussai la porte de la cuisine de l'épaule et j'entrai. Tous les occupants de la pièce regardèrent d'un air méfiant Adele qui me suivait.

— Oh, vous êtes tous là ! fit-elle avec un petit rire. Quelle charmante petite réunion de famille. Je suppose que j'étais invitée, moi aussi... ?

Rachel garda un silence de plomb, mais son oncle s'empressa d'intervenir.

— C'était une réunion impromptue, dit-il. Un moment privé pour nous souvenir de Rex avant le service funèbre.

— Ce cher Rex...

Adele essuya avec emphase une larme imaginaire. Puis son regard se porta sur Mabel.

— Que faites-vous ici, Mrs Cooke ? demanda-t-elle, sa voix changeant soudain.

Mabel se hérissa devant son ton.

— Je vous demande pardon ?

— Eh bien, vous n'êtes pas de la famille, dit Adele d'un air entendu.

— Je suis une amie de ce cher Rex depuis des années, dit Mabel avec indignation.

Adele eut un rire narquois.

— Amie ? Ne vous faites pas d'illusions. Ce n'est pas parce que Rex a eu pitié de vos pathétiques petites associations caritatives et a donné quelques livres à votre dernière campagne « Sauvez le loir en peluche » ou autre qu'il vous considérerait comme une amie. Il n'aurait pas...

— J'ai vu Mrs Cooke dehors et je l'ai invitée à se joindre à nous, la coupa Rachel avec agacement.

Elle ajouta avec une fausse douceur :

— Je réalise que tu es la maîtresse de Clifford House, maintenant, mais je suppose – le centre paroissial étant la propriété du village – que je n'ai pas besoin de ta permission pour inviter des gens ici ?

Adele rougit, puis retrouva rapidement son aplomb.

— Oh, bien sûr... Je suppose qu'il faut faire preuve d'indulgence envers ces vieux retraités tristes qui n'ont rien d'autre à faire. Pauvres chéris. J'imagine à quel point ils sont *désespérés* de remplir leurs journées et trouver des événements auxquels assister. Je suppose qu'ils ont tellement barbé leur famille qu'ils doivent maintenant chercher quelqu'un d'autre à qui se raccrocher.

Elle poussa un soupir théâtral.

— Et ton père a toujours été un homme si gentil et généreux – même s'il trouvait ces vieilles chouettes ennuyeuses, il trouvait toujours du temps pour elles. Je suppose qu'aujourd'hui, plus que jamais, nous devrions leur rendre hommage une dernière fois.

Mabel devint écarlate et commença à bafouiller de colère. Je me hâtai de faire un pas en avant et de tendre les plateaux de nourriture.

— Hum... c'est bon si je mets ça au frigo ?

— Oh, ça a l'air délicieux ! dit Adele en s'approchant et en tendant la main, ses doigts effleurant le plateau. Je meurs d'envie d'en goûter un ! Mais je ne peux pas. Je viens de mettre mon rouge à lèvres, je vais devoir résister !

Elle m'adressa un sourire faussement timide et tamponna les coins de ses lèvres rouge vif.

— Vous pourrez les déguster à la réception plus tard, dis-je tout en pensant qu'Adele ne se comportait guère comme une veuve éplorée.

Et d'après les regards désapprobateurs que les autres occupants de la pièce lui lançaient, ils partageaient mon avis.

Je me précipitai vers le réfrigérateur et rangeai soigneusement les plateaux à l'intérieur, puis j'échappai à l'atmosphère tendue de cette pièce avec un certain soulagement. Dehors, je constatai que Cassie avait récupéré le reste de la nourriture dans la voiture et je l'aidai à disposer les plateaux de manière attrayante sur la table du buffet. Puis ma meilleure amie me fit un signe de la main et repartit pour le salon de thé.

Je sentis l'anxiété me gagner en la regardant s'éloigner. Les week-ends étaient généralement les périodes les plus chargées, car non seulement les touristes, mais aussi de nombreux habitants du coin, venaient au Little Stables Tearoom chercher leur dose de délicieuses pâtisseries. J'espérais que Cassie parviendrait à se débrouiller toute seule. Les vieilles chouettes nous donnaient généralement un coup de main. Elles adoraient bavarder avec les clients, et les touristes semblaient apprécier leur style. Nous avons donc trouvé un arrangement : elles nous épaulaient pendant les périodes d'affluence, en échange

de quoi elles pouvaient considérer le salon de thé comme leur QG personnel et commander ce qu'elles voulaient au menu. Mais étant donné qu'elles assistaient toutes aux funérailles ce matin-là, Cassie se retrouverait totalement seule. Je réalisai alors que bon nombre d'habitants du village seraient probablement présents aux obsèques également. Le salon de thé ne devrait donc pas être aussi bondé que d'habitude.

En regardant ma montre, je réalisai que le service funèbre était sur le point de commencer. Je quittai le centre paroissial et me rendis au cimetière voisin, où une foule importante se rassemblait autour d'une concession fraîchement creusée. Je me plaçai à bonne distance du groupe et regardai le vicaire saluer Rachel Clifford et son amie, et leur faire une place à côté du cercueil en acajou brillant. Le reste des proches du défunt forma un demi-cercle autour de la tombe et je vis Mabel et les autres vieilles chouettes – Glenda Bailey, Florence Doyle et Ethel Webb – se disputer une place à l'avant de la foule.

Les minutes passèrent. Les proches commençaient à s'agiter, à chuchoter, à regarder le cimetière. Le vicaire jeta un regard vers l'église, une expression de perplexité et de légère contrariété sur son visage. Le service funèbre ne pouvait pas commencer sans Adele Clifford, la veuve du défunt, mais où était-elle passée ?

Puis un couple en noir sortit du centre paroissial et se dirigea vers la foule. C'était Adele, escortée par son beau-frère, Miles. Elle se remettait à la hâte du rouge à lèvres et faisait mine de s'éponger les yeux avec un mouchoir. Je me demandai cyniquement si tout cela n'était pas de la comédie. D'après les regards faussement timides qu'elle

jetait à la foule, il semblait qu'elle appréciait l'attention. En fait, je n'aurais pas été surprise si Adele avait délibérément retardé son arrivée jusqu'à ce que tout le monde soit rassemblé près de la tombe, afin de pouvoir faire une entrée remarquée.

Tous les yeux étaient rivés sur elle alors qu'elle contournait le cercueil pour se placer à côté de Rachel, reniflant bruyamment. Miles Clifford s'arrêta derrière elle, sa grande silhouette distinguée éclipsant ceux qui l'entouraient. Il croisa les mains derrière son dos et baissa la tête, la mine indéchiffrable. Quoi qu'il ait pu penser de la théâtralité de sa belle-sœur, il était trop courtois pour la commenter. Sa nièce, cependant, n'était pas aussi tolérante. Rachel Clifford rougit de colère en regardant sa belle-mère poursuivre son étalage exagéré de chagrin ; elle ouvrit la bouche comme pour dire quelque chose, mais son amie passa un bras protecteur autour de ses épaules et les deux filles tournèrent ostensiblement le dos à la veuve.

L'air légèrement mal à l'aise, le vicaire s'éclaircit la gorge et leva les bras pour commencer le service. Il fut assez court – apparemment, Rex Clifford était un homme qui n'aimait pas l'apparat et les cérémonies, et il avait demandé un service funèbre simple dans son testament. Alors que la voix solennelle du vicaire s'élevait et remplissait le calme du cimetière, je fus touchée de constater que de nombreuses personnes étaient en larmes. Leur chagrin était authentique. La veuve de Rex Clifford en faisait peut-être des tonnes, mais il était évident qu'il manquerait à de nombreux habitants du village et de la communauté plus large d'Oxford.

Puis, alors que le vicaire commençait la prière familière « Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien... », je remarquai quelque chose au loin.

Je plissai les yeux. C'était une imposante silhouette – un homme – qui se cachait derrière la rangée d'ifs, de l'autre côté du cimetière. Son visage était tapi dans l'ombre et je ne pouvais pas voir son expression, mais son regard sombre était fixé sur le cercueil. Comme le reste des proches du défunt, il était vêtu de noir, mais sa tenue ressemblait un peu à un « costume ». En fait, avec son long trench-coat noir et ses cheveux noirs lisses, il me rappelait Keanu Reeves dans *Matrix*. Je m'attendais presque à ce qu'il sorte une sinistre mitrailleuse noire ou une arme similaire de derrière son dos ! Puis j'éclatai de rire en me réprimandant pour mon imagination débordante.

Pourtant, alors que le vicaire continuait la prière – « ... Si je traverse les ravins de la mort, je ne crains aucun mal... » –, mon regard revint sur le mystérieux étranger et, sans savoir pourquoi, je frissonnai.